

Le patriarche émerveillé

Une histoire de vent de Joris Ivens et Marceline Loridan

Gilles Marsolais

Numéro 41, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22642ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1988). Compte rendu de [Le patriarche émerveillé / *Une histoire de vent* de Joris Ivens et Marceline Loridan]. *24 images*, (41), 19–20.

■ UNE HISTOIRE DE VENT

de Joris Ivens et Marceline Loridan

LE PATRIARCHE ÉMERVEILLÉ

par Gilles Marsolais

Ce film s'impose d'entrée de jeu, alors qu'on est littéralement aspiré dans le récit par le souffle et les ailes d'un moulin à vent filmées serré et qu'on nous donne la clef de lecture en quelques plans remarquables d'économie et d'efficacité: les rêves fous d'un enfant, les traces du pays natal, etc.

«Le vieil homme de ce film a traversé le siècle avec une caméra à la main». Cet homme que l'on voit à l'écran, c'est Joris Ivens lui-même, un jeune cinéaste de 90 ans qui a filmé les peuples en lutte partout à travers le monde, depuis *Terre d'Espagne* (1937), en passant par Cuba (1960), le Vietnam (*17^e parallèle*, 1968) et la Chine, de *400 millions* (1939) à la série *Comment Yukong déplaça les montagnes* (tourné en 1973), etc. Utilisant la caméra comme une arme fraternelle pour témoigner et provoquer une prise de conscience, partageant les espoirs de liberté de ceux qu'il filmait, Ivens a pratiqué un cinéma en évolution constante, traversé par une incessante recherche d'adaptation de l'esthétique à l'éthique. Film inclassable qui relève autant de la fiction que du documentaire, tout en les transcendant, *Une histoire de vent* témoigne d'une transformation profonde du cinéaste et de l'homme (et partant, de sa compagne la coréalisatrice Marceline Loridan qui le dirige comme «acteur»).

Les images de cet avion gros porteur qui flotte parmi les nuages ou qui roule en bout de piste dans les génériques du début et de la toute fin ne figurent pas là simplement pour faire joli: en référence à



Joris Ivens

une vieille légende hollandaise, ils renvoient au surnom de «Hollandais volant» que Ivens s'était vu attribuer à une époque où les voyages aériens à longue distance (Los Angeles/Hong-Kong, par exemple) représentaient des exploits et ils donnent la mesure, la dimension cosmique de ce qui est raconté par ce citoyen du monde qui a traversé le XX^e siècle. Aussi, le fait que le vieil homme soit asthmatique ne correspond pas davantage à une astuce de scénarisation: Ivens a souffert toute sa vie de cette affection, étant constamment à la recherche de son souffle... ou à l'affût du vent de l'Histoire. Tout en renvoyant à un niveau de lecture mythologique et politique plus vaste, *Une histoire de vent* est une œuvre aux résonances personnelles profondes.

À l'origine du film, le projet insensé d'aller capter l'image du vent en Chine: Un rêve fou qui remonte à l'enfance (com-

biné aux traces du pays natal avec les fameux moulins à vent de la campagne hollandaise) et qui rejoint le vieillard à la fin de sa vie, désireux de se libérer l'esprit et de se fondre à la «respiration de la terre» (conception chinoise du vent), d'être aspiré par elle, après avoir été toute sa vie durant confronté au vent de l'Histoire. Et aussi, désir de confronter l'impérialisme du savoir «scientifique» et du défi technologique avec les forces naturelles (qui peuvent à l'occasion relever de la «magie»), désir devenu plus impérieux depuis qu'un satellite aurait réussi à filmer les vents solaires... Le film dévoile sa portée métaphorique dans le passage constant du rapport à soi, où le vent renvoie au souffle vital, à une dimension plus vaste, cosmique, d'où se dégage nettement la conception spirituelle de ce vent (amorcée et signifiée par ces vues des jardins étagés des hauts plateaux, du temple du Bouddha

Dazu, par la majesté des paysages de montagnes se perdant entre ciel et terre, etc.).

Cette *Histoire de vent* est donc traversée par une nécessité intérieure, témoignant à la fois d'un parcours et d'un désir, parcours historique et politique et désir de rajustement. Avec sérénité, sans renier le passé ni verser dans l'ironie facile, le film témoigne de la distance lucide que le vieil homme a su établir envers certains de ses engagements et de ses espoirs passés et à l'endroit de certaines manifestations de ce monde. Élément de désordre, voire de déstabilisation (signifié par l'épisode de la peau de banane sur laquelle trébuche le maître de tai chi), et figure légendaire de la tradition populaire chinoise (que l'on retrouve incidemment dans l'Opéra de Pékin), la représentation symbolique du Singe qui traverse le récit permet à Joris Ivens, réalisateur et «acteur», d'établir cette distance au cours d'une séquence où il emprunte même le masque facial de ce Singe, assumant sa

propre responsabilité.

Correspondant à un séjour à l'hôpital propice au vagabondage de l'esprit et inaugurée avec une reprise merveilleuse du *Voyage sur la lune* de Méliès, d'où Ivens (né avec le cinéma) observe de loin la Terre, à la lunette, cette séquence onirique – aménagée avec la complicité du Singe qui participe aussi au sabotage du discours de propagande du représentant du Parti communiste (chargé de vanter les mérites du plan agricole, à l'occasion du 11^e Congrès du PCC) – constitue à cet égard une dénonciation assumée du dogmatisme et de l'endoctrinement simpliste et une forme d'autocritique fondée sur la sagesse.

Ailleurs, à travers l'obstination têtue d'un archéologue, c'est la bureaucratie qui en prend pour son rhume: ses contraintes générant même la formidable séquence de l'armée en marche des guerriers gardiens de l'Empereur...

Finalement, le pari de filmer l'impos-

sible est tenu, à la mesure même de la séquence finale, superbe, au cours de laquelle s'opère le passage à la dimension magique qui apparaît comme une prise de position philosophique, voire comme une véritable profession de foi.

Une histoire de vent est une œuvre forte, libre, charnelle dans son rapport avec la nature, et dont la poésie éclate de toutes parts, misant avec beaucoup d'humour et de finesse sur un réseau symbolique dense et grave. La sobriété de la musique de Michel Portal (clarinette basse), jointe aux images par ailleurs splendides de Thierry Arbogast, et le mélange harmonieux du documentaire et de la fiction donnent la juste mesure de ce film autobiographique qui propose un regard autre sur la réalité de ce monde. ●

UNE HISTOIRE DE VENT

France. 1988. Ré. et scé.: Joris Ivens et Marceline Loridan. Pho.: Thierry Arbogast et Jacques Loiseleux. Mus.: Michel Portal. Int.: Joris Ivens, Liu Zhuang, Liu Guilan, Wang Lubin. 78 min. Couleur.

ENTRETIEN AVEC MARCELINE LORIDAN

Propos recueillis par Michel Euvrard et Gilles Marsolais

O n l'a découverte, écorchée vive, dans *Chronique d'un été* (1960) de Jean Rouch et Edgar Morin.

Après avoir réalisé un premier documentaire politique, *Algérie année zéro* (1962), et divers travaux pour la télévision, elle amorce en 1964 une fructueuse collaboration avec Joris Ivens dont elle est la compagne: *Le ciel et la terre*, *17^e parallèle*, *Comment Yukong déplaça les montagnes* (série de 14 films), etc., et *Une histoire de vent*, un film remarquable qui a reçu un accueil exceptionnel, tant à Venise qu'à Montréal. Sa sortie est prévue à Paris en février/mars.



Marceline Loridan

PHOTO: JACQUES DUFRESNE

– 24 images: Parlez-nous un peu des conditions de tournage, de ce que ça impliquait de coréaliser le film à deux et de Thierry Arbogast, que nous ne connaissons pas, et à qui l'on doit ce travail superbe à la photo.

– Marceline Loridan: Il y a eu deux périodes de tournage. La